

LE RAMEAU

Ah ! c'était un beau rameau que celui de ma première communion ! J'avais douze ans alors, j'étais petite, ronde et potelée comme une caille au temps de la moisson, et j'annonçais déjà ce que je suis devenue. Vous connaissez les belles poupées que l'on met aux vitrines des bazars, et qui ont l'air toutes gonflées de vie, depuis leurs jambes en forme de boudin jusqu'à leur figure de porcelaine, bonnie de santé et plus rose que les roses. Je leur ressemblais, la propriété en moins car à l'école, si la maîtresse nous enseignait avec patience la règle de trois, elle avait depuis longtemps renoncé à nous apprendre l'art d'éviter les taches d'encre. Mais la propriété n'a qu'une importance de convention que diminue le soleil du Midi, et cela ne nous empêchait pas de penser comme une mauvaise herbe. Mon cousin Marius, lorsqu'il m'embrassait et prenait ainsi de menues avances sur le temps de notre mariage, me disait : —Ainsi, j'ai envie de mordre tes joues. Elles sont plus rouges et plus dures que les pommes de notre jardin. Alors ma face s'empourprait, et je risais d'un rire sournois qui exagérait la fossette de mon menton. Marius me tirait la langue avec malice et fuyait en criant : —Voilà le soleil, mesdames, voilà le soleil ! J'étais furieuse. C'était le bon temps. Mais quel rameau ! Je n'y pense pas sans émotion et sans attendrissement. Ma tante avait dit : —Il faut que cette petite ait le plus beau rameau de la cathédrale. Vous n'avez pas connu ma tante Inès, mais tous les Alaïsiens la connaissent bien. Quand elle avait décidé quelque chose, cela devait arriver, et le pape lui-même, avec toutes ses mitres, ses croixes et ses clés du paradis, n'aurait pas pu la faire revenir sur sa résolution. C'était une femme de tête. On ne l'eût pas dit, cependant, à voir cette étroite figure plantée sur ce corps trop long pour elle. Sa vieille peau, couleur de citron foncé, formait autour de ses yeux et de sa bouche sans dents mille plis variés qui faisaient notre étonnement et notre admiration, et dont nous n'arrivions jamais, Marius et moi, à connaître le nombre exact. Nous employions cependant à les compter la plus grande partie du temps que tante Inès usait à nous faire des exhortations sur la sagesse et les devoirs des enfants envers leurs parents. Nous n'étions jamais d'accord et recommençons vainement à chaque séance ; mais, s'il était inutile, cet exercice nous servait du moins à garder devant elle une attitude respectueuse, en même temps qu'à savourer tout bas un amusement ironique. Car il ne fallait pas badiner avec tante Inès : au moindre signe de gaieté ou d'inattention, les narines de son gros nez tremblaient de colère, ses petits yeux gris et secs vous regardaient si profondément, qu'on eût voulu pouvoir rentrer sous terre pour leur échapper. Nous n'étions pas seuls à le savoir ; ma mère elle-même ne haussait pas la voix plus que de coutume devant tante Inès, et quand elle traversait la rue d'Aréjan, bien droite dans

sa robe de laine noire, le bonnet planté sur le sommet du crâne, tenant son ombrelle comme une épée, la pointe en avant, se n'était sur son passage que saluts pleins de déférence et propos onctueux, depuis la boutique de M. Paradis, le libraire, jusqu'à celle de Tronillas, le marchand de couleurs. Une terrible femme en vérité, mais au demeurant la meilleure du monde et, comme l'on dit chez nous, le cœur sur la main, et la main toujours ouverte. Seulement il ne fallait pas la contrarier. Aussi, puisqu'elle avait décidé que je devais avoir le plus beau rameau de la cathédrale, il n'y avait qu'à s'incliner et à avoir le plus beau rameau. Depuis une semaine, tante Inès et ma mère travaillaient au chef-d'œuvre. On avait d'abord acheté une branche de pin plus haute que moi ; on l'avait plantée au milieu de la chambre, et chaque jour on l'ornait un peu, avec des soins méticuleux et tendres. Les branches pliaient sous le poids des fruits conifères : c'étaient des lattes molles d'Afrique, bardées de papier d'argent ; des figues rousses, des prunes vertes, le sucre glacé couvrait par endroits d'une mousse blanche ; de petites poires jaunes, transparentes comme une flamme de cierge cristallisé ; des cédrats onctueux, des oranges rebondies, telles des boules d'or au milieu de la verdure. ... que sais-je encore ? Toutes les variétés que recélébraient les boîtes de la confiserie Bonnemain étaient représentées sur mon rameau, et chaque fruit s'y suspendait par un ruban bleu, violet, rouge, vert ou blanc, dont la couleur claire égayait les aiguilles sombres du pin. Des papillottes bien frisées, des surprises qui cachaient dans leurs plis des pétales innocents, se mêlaient agréablement aux fruits. Des filigranes d'or formaient sur le tout une ramille éblouissante, dont les reflets tremblaient au moindre choc et se multipliaient sous le plus mince rayon de soleil. Mais la merveille, ce qu'on n'avait jamais vu, c'était un petit melon glacé, cadéau de tante Inès, qu'entouraient des fils tressés d'argent et qui pendait majestueusement au centre de l'édifice. En vérité, je crois que jamais Alaïs ni aucune ville n'avaient vu un rameau pareil. Il était devenu si lourd qu'à peine pouvais-je le soulever ; mais je me raidissais de toute ma volonté, bien décidée à ne pas fléchir sous le poids des honneurs et des fruits onctifs. Toutefois ma mère et ma tante résolurent de me secourir. Un flot de large ruban rouge, bien attaché à la maîtresse branche, et dont elle tiendraient les bouts à mes côtés, devait assurer le parfait équilibre. La veille, nous eûmes une ré-pétition, et nous voilà tous les quatre, ma tante à ma droite, ma mère à ma gauche, Marius en avant pour écarter les obstacles, faisant gravement le tour de la salle à manger. J'étais rouge de fatigue et de crainte. Un faux pas aurait tout compromis. Aussi je respirai largement, lorsque je vins au point de départ devant la cheminée, j'entendis tante Inès déclarer de sa voix perçante : —Tout va bien, Anaïs. Tu peux aller te coucher. Il faut prendre des forces pour demain. Vous pensez-bien que, plongée dans la joie et la petite angoisse qui précèdent les grands événements, je fus longtemps avant de m'endormir, et que mon sommeil fut troublé par des rêves peuplés de rameaux rutilants et de démons, qui tous avaient em-

prunté à tante Inès son nez de perroquet et ses yeux brillant comme un feu de serments trop secs. Je vis le petit jour caresser l'ombre laiteuse au bord de ma fenêtre, et quand ma mère me cria en tapant du poing contre la cloison : —Allons, Anaïs, il faut se lever ; il est six heures, et tu sais que la messe est à neuf. Je sautai du lit sans me faire prier et saluai d'un rire joyeux le clair soleil de printemps et la triomphante clarté de l'azur. Je suis prête bien avant l'heure, et je reste immobile devant le rameau, droite dans ma robe blanche empesée qui tombe autour de moi comme une cloche, les cheveux tirés sur les tempes et luisants de pommade, plus rouge encore que de coutume de m'être trop serrée dans mon corset et de sentir mes pieds mal à l'aise dans leurs souliers neufs. Arrive ma tante, plus mince et plus longue que de coutume dans sa robe de soie citron, —la robe de cérémonie, —et si d'abord elle chapeauté d'une capote jaune surmontée d'un toupet de plumes violettes, les jupes si étroites entre les brides qui s'épanouissent en un gros nœud dans le menton, que j'éclatais volontiers de rire à la gravité des circonstances ne réfréant aussitôt cette sottise et dangereuse envie. Derrière elle, Marius marche gauchement, les doigts gènés de gants blancs, embarrassé de son habit des dimanches, trop étroit pour lui, mais encore en trop bon état pour qu'on songe à le remplacer. Tante Inès nous inspecte d'un coup d'œil et s'écrie : —Allons, petite, prends ton rameau et en route. Je le soulève avec respect, et nous descendons. La boulangère, qui seule fut admise à le contempler, a prévenu le quartier, et je suis accueillie par d'enthousiastes acclamations. On a formé la haie de chaque côté de la porte et, tout en baissant modestement les yeux, je reconnais tous nos fournisseurs : la fruitière, que l'on appelle «Boule-de-Graines», le boucher aux cheveux si exactement peignés, la barbière qui ajuste ses lunettes comme s'ils s'agissaient de peser deux sous de tabac, et les voisins et voisines entre les jambes desquels se faufilent tous les gamins de la rue. On admire, on félicite ma mère et ma tante, et l'on m'embrasse, si tante Inès n'écarterait les importants en criant : —Laissez-la tranquille, cette petite, vous allez déranger son rameau. Alors la marche triomphale commence. Avec quelle fierté je fais les premiers pas ! Il me semble que tous les regards de la ville sont sur moi et que je porte le bon Dieu lui-même, tandis que mes deux acolytes m'accompagnent avec gravité, la face rouge d'émotion, et tiennent entre leurs mains, croisées sur le ventre, les cordons du poêle. Nous avançons bien au milieu de la rue, à pas comptés, et les voitures s'arrêtent ou se détournent respectueusement pour nous laisser le passage. Sur le seuil des portes, —car notre approche est signalée à l'avance, —des femmes s'écrient : —Oh ! de cette petite, comme elle a un joli rameau ! —Vé ! ma chère, le beau rameau ! —Il faut qu'elle ait été sage, cette petite, pour avoir un si beau rameau ! —C'est de sûr le plus beau rameau de toute la ville ! Je n'entends que ces mots ré-

pétés de bouche en bouche, et je tremble un peu le rameau oscille dangereusement, mais mon regard oblique et sévère de ma tante vient heureusement ramener mes forces. Je traverse la grand'place, avec une brume devant les yeux, sans plus regarder personne, sans pensée, sans voir autre chose que le porche de l'église, qui fait un grand trou noir dans l'azur, avec de petites étoiles au fond d'une nuit parfumée. A notre entrée toutes les têtes se tournent vers nous, et j'entends comme dans un rêve des mots chuchotés. —C'est la petite aux Lanier... Quel beau rameau !... Voyez, si sa tante et sa mère sont fières !... Ce n'est pas un rameau, c'est le Sacrement ! Après m'avoir conduite au second rang des communicantes, juste en face du maître autel, ma mère et tante Inès cherchent en vain une place assez proche pour pouvoir me surveiller. L'église est déjà presque pleine et il leur faut regagner les derniers bancs d'où elles ne pourront plus apercevoir que la cime frangée d'or de mon fameux rameau. Me voir ici entre Eulalie Boursole et Irma Velay ; il y a là toutes celles de l'école, Lucie la Pingue aux cheveux mal peignés, Ermine aux mains toujours noires, Berthe la timide aux yeux gris, Jenny Lanier à la mine de chat éfarouché, Clémence Vidal et toutes les autres... mais je ne les crains pas : elles n'ont devant elles que de maigres branches ou pendent à peine de-ci de là quelques friandises, de châtifs et pauvres rameaux que le mien dépasse de sa splendeur triomphale comme l'église dépasse toutes les maisons de la ville. Elles me jettent sournoisement de longs regards d'envie que je surprends au passage et qui me font tressaillir d'aise et de fierté. La messe commence ; mais j'aperçois à peine M. le curé entre les branches de mon arbre. Je le vois, très loin, qui s'agenouille, se relève, fait le signe de la croix, et j'ai grand-peine à suivre l'office. Tandis qu'à coup, Eulalie Boursole me tire la jupe : —Oh ! dis, Anaïs, donne-moi un de tes fruits conifères, murmure-t-elle le nez dans son livre d'heures. Je la regarde, indignée, avec un frémissement d'horreur. Il me semble qu'elle me convie à quelque sacrilège, digne des plus grands châtiments. Mais elle insiste : —Il y en a tant que ça ne se connaît pas. Qu'est-ce que tu veux en faire de tous ces fruits ? Tu ne pourras pas les manger. Je résiste, mais la voix se fait plus suppliante, plus mouillée de désir. Eulalie me rappelle qu'elle partagea avec moi les dragées de baptême de son frère Philippe ; et finalement je me laisse attendrir. Je lui passe une belle praline, luisante de sucre glacé, qu'elle mord avec volupté. Mais aussitôt, à ma gauche Irma m'implore. Ce que j'ai fait pour Eulalie, comment le refuser à Irma : je lui glisse une poire rosée. ... Alors à tout moment ce sont de petits trallements et de basses prières. Une folie me prend peu à peu. Moi-même je mords une agne melle que je convoitais depuis plusieurs jours et dont le goût parfumé me descend jusqu'au cœur. Désormais je ne résiste plus aux demandes : —C'est pour Lucie... c'est pour Berthe... c'est pour Ermine... Il y en a toujours une qui n'a encore rien eu et pour laquelle on intercede si chaudement, que je ne peux défendre mon bien.

Un à un, les fruits se détachent, et les petites branches se redressent, allégées, avec un tremblement joyeux qui fait frémir la ramille d'or. Le melon lui-même, et je ne sais plus comment cela s'est fait — le beau melon, orgueil de tante Inès, a disparu. Les fruits passent de main en main, les surprises livrent leur secret, les papillottes se défont, si bien qu'à l'élevation, toute l'église mangeait. De petits rires assourdis éclatent çà et là, des mercis fusent vers moi à travers les bancs, des lèvres gourmandes ont des bruits savoureux de baisers, et M. le curé se retourne parfois pour jeter sur l'assemblée au coup d'œil sévère et interrogateur. Mais la messe est finie. Un peu inquiète maintenant, et les jupes brûlantes, je reprends mon rameau dépoilé et j'avance, d'un pas mal assuré, vers le soleil qui semble, là-bas, une grande aube d'or clair. Soudain, comme j'arrive au seuil de l'église, une grille retentissante m'avertit, et j'entends la voix irritée de ma mère : —Petite misérable, qu'as-tu fait de ton rameau ? Mais je n'ai pas le temps de répondre, car moi autre jour s'empourpre à son tour, et tante Inès s'écrie : —Elle a mangé tout son rameau ! Je pleurniche : —Ce n'est pas moi, c'est les autres ! Mais on ne veut rien entendre : —Oh ! la sottise ! —Tu finiras sur l'échafaud ! crie tante Inès avec un grand geste, qui fait crisser désagréablement la soie citron de son corsage. Autour de nous, on s'informe, on s'apitoie et on s'indigne : —Té, c'est la petite Anaïs qui a mangé son rameau. —Oh ! la vilaine ! —Elle sera bien punie, pour sûr. —Ah ! de ces enfants ! —C'est terrible, madame ! —On ne peut pas quitter de les surveiller une minute, je vous dis. Et les gens s'éloignent en hochant la tête, d'un air désapprobateur et plein de condoleances. Alors c'est le retour, combien différent de notre marche triomphale. Ma mère feint de m'ignorer, et marche de l'autre côté de la rue. Le chapeau de tante Inès est tout de travers, et elle me suit avec des exclamations étouffées qui renouvellent, à chaque pas, ses sanglantes reproches. Marius, qui marche à mes côtés, furieux de ce qu'il ne reste rien pour lui sur les branches nues, et sachant bien, le petit misérable, que je n'oserais pas me plaindre, me pince de temps en temps jusqu'au sang. Moi, je savoure ma honte, les joues chaudes, les yeux troubles, tenant toujours, à deux mains, le fatal rameau, dont les rubans délestés s'agitent dans le vent, et dont les fils d'or tremblent si désespérément qu'on dirait devant moi des gouttes de soleil qui seraient des larmes, prêtes à couler. Ah ! c'était un bien beau rameau que celui de ma première communion !

DAY AND NIGHT COLLEGE SOULÉ. 601 et 607 Rue St-Charles. En face de la Place Lafayette. Moyens en état de remplir une position avant de la chercher. Ecoles de commerce, de sténographie, d'anglais de premier ordre, supérieure sous tous les rapports. Etudiants admis à l'impérator quel moment. Une école de soir supérieure avec cours d'anglais de sténographie et d'art français. Ventes et laissez-nous vous montrer les avantages de ces cours pour les garçons ambitieux et les jeunes gens et les femmes qui cherchent à obtenir de l'avancement. Tous d'enseignements raisonnables. Votre enseignement gratuit si vous trouvez une autre école d'affaires dans la ville qui égale la nôtre en facilités modernes, cours pratiques et faculté expérimentée. Notre département de Service Libre aide les étudiants à trouver de l'emploi. Le sténographe Isaac Pitman est la Première au Monde. Pas de fausses représentations pour nous faire patronner. Les dames sont reçues dans tous les départements. Avancement rapide par instruction personnelle. GEO. SOULÉ & SONS. 30 sept-1 an-dim

CHEMINS DE FER Q. & C. New Orleans AND Northeastern Railroad. LES EXCURSIONS DU MERCREDI A LUMBERTON, Miss., AUX POINTS INTERMÉDIAIRES sont reprises LE 10 AVRIL. Avec le même horaire que L'EXCURSION DU DIMANCHE. Quittant la Nouvelle-Orléans 7:40 heures a. m. Bureau où se vendent les billets. 211 rue St-Charles. Dépôt au coin des rues Press et Lavé.

La Compagnie de Chemin de Yazoo & Mississippi Valley. Départs (Billets observés) Arrivées Quotidiennes 12 AVRIL 1905 Quotidiennes No 8 Express de Memphis No 13 8:15 Trains réguliers de Memphis, Miss., passant par les stations locales. a. m. n. 8:22 Express de jour locale No 27 8:00 Pour Vicksburg, Natchez et les points intermédiaires. p. m. n. 8:34 Bayou Sara Accom'm 9:40 p. m. n. 8:36 Excursion Dimanche 9:40 p. m. n. BUREAU DES TICKETS. ST-CHARLES ET COMMUNE. JOHN A. SCOTT, Agent Général, Div. Pass. A. J. McDOUGALL, D. P. A., Nouvelle-Orléans.

VAPEURS. LIGNE FRANÇAISE. COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE. Ligne directe au Havre, Paris (France). Partant tous les vendis à 10 h. A. M. Et tout No 42, Rivière du Nord, pied de la rue Morton. LA SAVOIE, 6 juin. LA PROVENCE, 13 juin. LA LORRAINE, 20 juin. LA SAVOIE, 27 juin. LA TOURAINE, 4 juillet. LA PROVENCE, 11 juillet. *Vapeurs à double hélice. Départ extra : LA GASCOGNE, 15 juin, 3 P. M. NOUVELLE-ORLEANS-HAVRE LIGNE DIRECTE. S. S. MEXICO, 15 juin 1907. (Prend des passagers d'entrepont.) Passage de Première Classe - - \$80.00 Passage d'Entrepont - - - \$37.00 FRANK J. ORFILA, Agent général du Sud No 802 rue Commerce, Bâtisse Hazan. 1er mars-1 an

CHEMINS DE FER TICKETS DE TOURISTES D'ÉTÉ MAINTENANT EN VENTE -VIA- SOUTHERN PACIFIC A Denver, Colorado Springs, Pueblo, Los Angeles, San Francisco, Portland et autres points. Taux peu élevés, Arrêts, Routes Directes. Prenez des informations au BUREAU DES BILLETTS EN VILLE, 227 RUE ST-CHARLES. PHONE MAIN 4027. 1er sept-1 an

Littérature de Villégiature d'Été. L'Illinois Central Railroad vous fournira de la matière à lire vous donnant des détails complets des lieux fréquentés dans n'importe quelle partie du pays que vous aimez, en vue, Colorado, Wisconsin, Michigan, Canada, Etat de New York et la Côte du Pacifique, sont nos spécialités, mais nous pouvons vous offrir un service de choix pour n'importe quelle partie du CONTINENT. Taux spéciaux et billets d'ÉTÉ en vente du 1er JUIJ jusque au 31 OCTOBRE. Voyez ou écrivez-nous à propos de votre voyage. A. J. McDOUGALL, Div. Pass. Agent. Illinois Central R. R. Nouvelle-Orléans, La.

"Ozone Route" EXCURSIONS \$1.00 POUR L'ALLER ET LE RETOUR DIMANCHES ET MERCREDIS Nouvelle-Orléans, La. CORVINGTON, Mandeville, Burford, Mandeville Jct., St. Tammy, Floraville Jct., Bogalusa, Rio, Gravelpit. Le train quittant la Station de la rue Press à 7:30 a. m. Arrive à la Nouvelle-Orléans à 7:20 p. m. LES BUREAUX D'AGENTS SONT TOUS LES TRAINS, INCLUANT LES CHAIRS CAFE-SALON. Pour plus amples informations s'adresser à G. B. AUBURTON, C. F. & P. A. No 705 rue Gravier, coin Hôtel St. Charles, Nouvelle-Orléans, La. 27 sept-27 oct

LA LIGNE DE JAMESTOWN VIA L. E. CHARS CAFE-SALON. Chars directs Pullman pendant tout le trajet, quittant la Nouvelle-Orléans chaque jour à 8 heures p. m. sur la NEW YORK AND NEW ORLEANS LIGNE D'ÉTÉ. arrivant à NORFOLK (Exposition de Jamestown) à 9:55 heures a. m. le deuxième matin. Ceci est le seul train de la Nouvelle-Orléans composé exclusivement de chars Pullman équipés et vestibules d'un bout à l'autre du voyage. Pas de billets de deuxième classe reçus sur ce train. Chars de Club, Chars de Suite à l'entrepont et Chars d'Observation. Plusieurs taux à bon marché pour l'aller et le retour et différents routes. Renseignements détaillés au Bureau des Billets de L. E. N. Téléphone Main 1000. 15mars-

... ne semblait avoir que dix-huit ans... et elle ne paraît guère plus maintenant que la santé lui est revenue... Mais son acte de naissance lui en donne exactement vingt-deux et sept mois... à une date, et sous un nom qui ne saurait nous laisser aucun doute ! — Eh bien !... C'est du propre, toute cette histoire ! fit rageusement la notaire en hausseant les épaules. —Tais-toi, je t'en prie ! fit sèchement son mari. Tu as été à côté de tout, toute ton existence... Sache au moins te taire... et suivre l'exemple que te donne Mme la marquise de Rydale, devant qui je m'incline bien au trement, le jour de sa défaite, que lorsqu'elle semblait si triomphante ! —C'est que, monsieur, murmura la marquise, le cœur tout serré, je ne suis plus que mère aujourd'hui... et je vous prie de dire à cette mère que j'ai tant offensée, tant détestée... que je révais encore d'étraser, il y a quelques mois... dites lui que j'espère d'elle la paix, l'oubli... Et si elle le veut bien, je serai auprès d'elle, quand son fils fera une duchesse de Ponte-Novo. —Mais... votre fille, madame... Cette Fanny que la duchesse a apprises à simer, en la voyant souffrir ! —Vous ne connaissez pas encore, monsieur, répondit fièrement la marquise, la grandeur

d'âme dont est capable une demoiselle de Rydale. Et c'est le fond de notre race, d'ailleurs, d'accepter le franc combat, "the fair play" !... Je saurais trouver maintenant, pour Fanny, les paroles qui consolent, qui réconfortent ; car je vois clair en moi... en notre vie. Et je vous le répète, si la duchesse de Ponte-Novo le veut bien, on ne verra pas de scandale de deux familles amies comme les nôtres, se séparant dans une semblable circonstance ! Oh ! Fanny souffrira terriblement encore... Mais sa fierté la guérira ! Pais, serrant énergiquement les mains du notaire : —Mais voilà donc devenus amis, monsieur !... —De tout mon cœur, chère madame, avec le bien vif regret que nous n'ayons pas commencé plus tôt ! XIV LA CONVERSION DE M. LE DUC. Les chasses de Sartreville, habituellement fort gaies, fort tapageuses même, furent désespérément ternes cette année-là. Et pourtant la famille de Ponte-Novo aurait en une belle raison d'être "toute en joie", puisque le mariage de mademoiselle Emilienne de Ponte-Novo avec Stéphane Malhardy venait de se décider et qu'au bonheur enfin épanouit des deux jeunes gens s'ajoutait l'éclat de la fortune,

puisque Me Malhardy avait annoncé, du ton le plus dégagé, qu'il cédaient dès maintenant son étude à son fils. C'était vraiment un établissement inespéré pour une jeune personne dont la fortune serait relativement fort minime. Elle et Stéphane se souciaient bien, du reste, de ces questions de fortune ! Ils étaient heureux et sans mélange, madame Malhardy ayant compris qu'elle n'avait plus d'autres chances de bonheur, elle, sur cette terre, que de s'incliner devant la volonté de son fils. On s'attendait donc à voir toutes les réceptions de Sartreville éblouissantes de gaieté et d'entrain... Et elles étaient froidement correctes, avec même une impression de gêne, de mélancolie, résultant de l'attitude du duc de Ponte-Novo. Cet été, les habitants, les invités de Sartreville, se demandaient : "Qu'a donc notre petit duc ?" Maintenant, monsieur le petit duc était radieux, quoique avec discrétion, finesse, même un peu de mystère ; tandis que M. le duc, son père, paraissait sombre, ennuyé, tout au moins gêné... et, par moments, d'un détestable humour que l'était son fils, il y a quelques mois. A continuer.

Feuilleton DE L'Abcille de la N. O. Commenté le 2 juin 1907 LA Beauté du Diable GRAND ROMAN INEDIT PAR JULES MARY PREMIERE PARTIE Les Loups et l'Agneau LE ROYAUME DES CROIX-VITRÉS Personne n'avait entendu la détonation. Au dîner, ne voyant pas Nico-

las Bourriane, et l'heure s'écoulant, on avait frappé à la porte de son cabinet de travail. On était entré et on avait trouvé le financier le front appuyé sur son bureau, la cervelle éparpillée partout comme de l'écumé blanche mêlée de rouge, et un revolver dans sa main crispée, l'index encore sur la gâchette. Le suicide de Bourriane fit grand scandale dans Paris et surprit beaucoup de gens. On savait qu'il avait été mêlé à des affaires dont plusieurs n'étaient pas sûres, mais on ne pensait pas, de par le train qu'il menait, les fêtes qu'il donnait avenue Hoche, que sa situation fût désespérée. Désespérée, elle l'était. Et même au delà de ce qu'on pouvait imaginer. Ce fut la ruine complète, absolue, irrémédiable, et les affaires liquidées, il resta à Nathalie Bourriane, la veuve, dix doigts pour vivre et pour faire vivre Michel et Laurent, ses deux fils encore jeunes. Or, elle avait passé sa vie dans le luxe et ne savait que faire de ses dix doigts. Du jour au lendemain, quelle chute !... La veille, elle habitait un appartement de trente mille francs par an, encombré d'objets d'art et d'admirables inutilités ; le lendemain, elle se vit reléguée au quatrième étage, sur la cour, d'une pauvre maison de la rue Nollet, aux Batignolles.

Avant de s'adresser à son frère, le comte Hubert de Croix-Vitré qui ne quittait guère son domaine de Royanmont, dans les Vosges, mais avec lequel, du fait de Nicolas Bourriane, toutes relations avaient cessé depuis des années, elle essaya de trouver autour d'elle de l'occupation. Elle se heurta à la misère de tous les jours, à toutes les humiliations, aux rebuffades, aux vagues promesses. Elle avait été trop riche, on n'avait aucune confiance en sa pauvreté. Le peu d'argent sauvé du naufrage s'en alla. Les dettes vinrent. Les loyers furent en retard. Le boucher et le boulangier se lassèrent de fournir à crédit. L'avenir se dressait, hideux, avec un cortège effaré de fantômes. Alors, elle s'enhardit à écrire à son frère : —Si tu ne viens à mon aide, je n'ai plus qu'à me tuer, et j'y songe... Elle patienta quatre jours, huit jours. Après quoi, n'ayant plus d'espérance, elle descendit acheter du charbon, qu'elle porta chez elle caché au fond d'un panier, calfeutra portes et fenêtres, boucha la cheminée et, traînant le réchaud au milieu de la chambre à coucher, pendant que ses enfants dormaient encore, elle allumant mieux s'en aller avec ses fils que les laisser seuls derrière

elle, sans affection et sans appui. Elle s'étendit près des petits, qui l'entourèrent de leurs bras sans s'éveiller. Elle ferma les yeux et souhaita la fin au plus vite. Freeque au même instant on sonna avec vigueur. Elle crut qu'elle se trompait et que c'était déjà le poison de réchaud qui troublait ses oreilles. On sonna derechef et même on frappa avec insistance. Qui venait la distraire, dans un hâte de mourir ! Une voix cria de l'autre côté de la porte : —Hé ! madame Bourriane, ouvrez donc... C'est pour une lecture chargée... Elle renversa le réchaud dans la cheminée et alla ouvrir. Le facteur tendait une enveloppe en haut de laquelle quatre mots flamboyèrent : "Valeur déclarée : mille francs." Elle signa le carnet d'une main tremblante. Et, quand elle fut seule, elle déchira l'enveloppe. Un beau billet bien serré s'échappa. Mais ce qui valait mieux, c'était la lettre du comte de Croix-Vitré qui l'accompagnait : "J'ai appris ton malheur. Me t'adressant à ton frère, tu m'as donné le témoignage d'affection qui attendait de toi depuis longtemps. J'ai trouvé ta lettre à mon retour d'une courte excur-